

Daniel BENSÂID, *Une lente impatience*, Paris, Stock, 2004, 480 p., 23,80 €.

Après ses camarades André Fichaut et Alain Krivine (2003 et 2006) et ses anciens camarades Gérard Filoche, Thierry Jonquet (1998) et Edwy Plenel (2001), après d'anciens trotskystes : Laurent Schwartz (1997), Yvan Craipeau (1999), Fred Zeller (2000), Benjamin Stora (2003) ou Boris Fraenkel (2004), Daniel Bensaïd a publié ses Mémoires en 2004. Son originalité est d'être resté fidèle jusqu'au bout à son engagement de jeunesse, prenant une part importante, dernièrement, à la naissance du NPA.

La philosophie et la politique ont été les deux grandes passions de Daniel Bensaïd. Dans ses Mémoires, il explique avec clarté ce qui le heurtait chez Althusser, tenant d'un « marxisme positiviste et glacial », selon ses mots : « l'inertie des structures finissait par légitimer de curieux compromis entre une intransigeante radicalité en théorie et un réalisme résigné en pratique ». Dans le développement qui accompagne la réédition de *Contre Althusser. Pour Marx*¹, il écrit qu'il ne pouvait souscrire à « l'horrible enterrement du sujet dans la structure », tout en esquissant une autocritique sur sa lecture hâtive d'Althusser à l'époque (p.230). Plutôt influencés par Lukacs (son *Histoire et conscience de classe* de 1923 est réédité en 1960 aux Editions de Minuit), lui et ses camarades de la JCR² opposaient à la « tyrannie de la structure impersonnelle une subjectivation allant jusqu'à un volontarisme proprement gauchiste », reconnaît-il (p.113). A l'opposé donc d'un certain « fatalisme » althussérien, D. Bensaïd devient le porte-parole de ce que Régis Debray appellera un « léninisme pressé » dans *La Critique des Armes*. Trotsky le grand ancien n'avait-il pas dit lui-même que « la crise de l'humanité se résumait à la crise de sa direction révolutionnaire » ? Dans son style inimitable, D. Bensaïd affirmera « l'histoire nous mord la nuque », ce qui l'amènera, lui et les camarades de son courant, à mettre de côté ambitions professionnelles et réalisations personnelles pour tout subordonner à la préparation de la révolution : « Chacun devenait personnellement responsable du sort de l'humanité. Redoutable fardeau » (p.152).

Préparer la révolution, c'est d'abord construire le parti, se doter d'un journal, *Rouge* d'abord hebdomadaire puis quotidien pendant 3 ans, auquel Bensaïd consacra beaucoup d'énergie. C'est « grâce à l'auto-exploitation consentie des militants journalistes, rotativistes, clavistes, maquettistes » (p.246), nous explique-t-il, que l'aventure a pu durer. Et comme ces militants ont des principes, ils ne vont pas pouvoir se résoudre à tirer un supplément (bande dessinée) de *Libération*, réalisé par le groupe Bazzoka, jugé sexiste. Quand éthique ne rime pas avec commerce ! Mais le parti, dans cette France de l'après 68, ne se consacre pas seulement à sa presse et aux échéances électorales. Pour cette génération militante qui avait fait ses classes dans le combat anticolonialiste, il ne faisait pas de doute que l'utilisation de la violence était considérée comme légitime de la part des opprimés. C'était le choix de Sartre – le préfacier de Fanon – contre Camus ! Très tôt Bensaïd, avec ses camarades du Midi notamment (Artous, Alliès, Creus), dans le fameux Bulletin Intérieur n°30 (juin 1972), affirment que l'organisation révolutionnaire doit être « l'avant-garde politique et militaire ». Cette « manifestation de gauchisme dans nos rangs », écrit-il en forme d'autocritique, ne débouchera pas malgré tout sur « une prise d'armes » : « Le bon sens de nos vétérans ouvriers, notre effort d'implantation dans les entreprises », écrit-il, empêcheront toute dérive italienne. A la différence de Romain Goupil, qui parle de lui comme d'une bande de soudards (notamment in C. Nick, *Les Trotskistes*, Fayard, 2002), Bensaïd décrit le Service d'Ordre de la LC comme constitué de militants responsables bien contrôlés par la direction de

¹ L'ouvrage collectif – outre la signature de Bensaïd, on y trouve celles de Brohm, Brossat, Löwy, Mandel etc...- paru initialement chez UGE en 1974, a été réédité par les Editions de la Passion en 1999, avec des compléments.

² Michael Löwy consacre sa thèse à Lukacs, publiée aux PUF en 1976 sous le titre *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires*.

l'organisation. Et à propos des actions violentes décidées – par exemple l'attaque du meeting d'Ordre nouveau le 21 juin 1973 - : « Nous étions attentifs à la conjoncture, aux rapports de force, et à ce que nos actions soient justifiables et compréhensibles parmi les travailleurs ». La description d'un certain nombre d'actions d'éclat de la Ligue les font apparaître comme hautes en couleur : contre la banque d'Espagne à Paris la veille de Noël 1970 en solidarité avec Izko et ses camarades ou l'occupation des tours de Notre-Dame quelques années plus tard (procès Garmendia/Otaegui), p.215-8.

Mais c'est en Espagne, puis en Amérique latine, que Bensaïd le toulousain vécut ses émotions militantes les plus intenses. Il fut responsable, avec Robert March, des contacts avec les premiers noyaux trotskystes espagnols et aida à la fondation de la LCR-Eta VI. Bientôt un des responsables de l'Amérique latine pour la IVe Internationale, dès 1973 il est en Argentine, où les Trotskystes sont nombreux et divisés. Sa description des divers groupes est passionnante, bouleversante parfois quand il raconte le sort tragique de la Fraction rouge du PRT-Combatiente dont presque tous les membres furent torturés et tués, à l'exception du brésilien Paulo Antonio Paranagua, longtemps militant de la LCR, aujourd'hui journaliste au *Monde*. S'il faut l'en croire : « Ma mission initiatique en Argentine m'a vacciné contre une vision abstraite et mythique de la lutte armée. J'y ai constaté que les armes ne sont pas une frontière infranchissable entre réforme et révolution, et qu'il peut exister un réformisme armé : la longue histoire du populisme latino-américain en offre maints exemples » (p.194). Il eut un rôle essentiel aussi au Brésil, dans les années 80 et 90, dans la construction du groupe Démocratie socialiste qui prit une part importante dans la création du PT de Lula. C'est avec beaucoup de talent et de chaleur qu'il parle du Brésil et des militant(e)s de ce pays qui l'ont séduit. Sa description du milieu dirigeant de la IVe Internationale basé à Amsterdam est moins palpitante mais fourmille de notations intéressantes sur les divers protagonistes de cette organisation, Ernest Mandel par exemple dont il perçoit les qualités et dont il saisit les limites.

Mais avouons-le, c'est dans la description des êtres de chair qu'il a côtoyés que Bensaïd nous semble le plus percutant et le plus touchant. Ses tableaux sont des vignettes dont on met longtemps à se déprendre : ainsi l'évocation de ses compagnes successives, celle de Michel Piccoli chez qui la LC tenait des réunions en 1972 et qui évoqua la possibilité de devenir permanent de cette organisation ! Les réunions pour la Bolivie aussi, un peu avant, chez Delphine Seyrig, où il croisa la jeune Coline Serreau et Pierre Barouh. La description de mas de la famille Alliès, à la sortie de Pézenas, nous plonge dans une sociabilité révolue. Les mots qu'il utilise pour décrire l'hospitalité dont il bénéficia dans cette famille conviendraient pour caractériser l'accueil de Gustave Courbet par le Docteur Alfred Bruyas au XIXe siècle, dans la même région : « générosité sans limite, art de vivre hédoniste, hospitalité affectueusement despotique » (p.159).

Ce compte rendu ne peut épuiser bien sûr toute la richesse d'un tel récit, son ambition est simplement de donner envie de s'y plonger soi-même.

Salles Jean-Paul.